

La vie des choses

Et si on s'arrêtait un instant pour s'interroger sur notre rapport aux objets qui nous entourent ?

Plus que toute autre, notre époque est productrice d'objets. Les continents de plastique et le Black Friday en sont les signes. Mais que savons-nous des choses qui nous entourent ? Quel soin leur portons-nous ? Quelle richesse relationnelle entretenons-nous avec elles ? Les révolutions industrielles n'ont pas simplement accru notre quantité d'objets. Elles ont profondément transformé nos rapports à eux. Oplulence d'objets d'un côté, pauvreté des relations avec eux de l'autre.

Objet de dédain ?

Etre traité comme une chose ou un objet, c'est être perçu comme un moyen pour une fin définie par l'utilisateur. « Etre la chose de quelqu'un », c'est être utilisé par lui sans considération de ce que nous sommes véritablement. Les expressions « *machin* » ou « *machin chose* » signalent aussi ce dédain. « *Objet* » est par ailleurs tiré du latin « *ob-jectus* », être « *jeté devant* » comme un obstacle, qui a donné « *objection* » et qui traduit le grec « *problema* » (provenant de *pro-ballein*, jeter devant), comme si l'objet était pour nous un problème. Est-ce le cas ? La plupart du temps, nous ouvrons le robinet pour boire ou nous laver les dents, sans le considérer en lui-même. Il est alors purement utilitaire. Nous ne le considérons que quand il ne marche pas, qu'il est un obstacle dans la réalisation de notre objectif.

On pourrait sous-estimer le « problème » que cette attitude représente, mais nous nous contenterions alors de modes relationnels utilitaires aux objets et nous nous aveuglerions sur le pouvoir que les choses ont sur nous, pensant au contraire les utiliser à notre profit.

Comment vont les choses ?

On prête souvent aux choses des propriétés fixes. Notre appréhension première des choses est liée à leur stabilité. Elles résistent au temps. Cela risque de nous faire oublier un aspect : les choses sont fragiles, s'usent et se cassent. Elles ont une vie. Steve J. Johnson, l'un des auteurs à l'origine d'un domaine récent d'études,

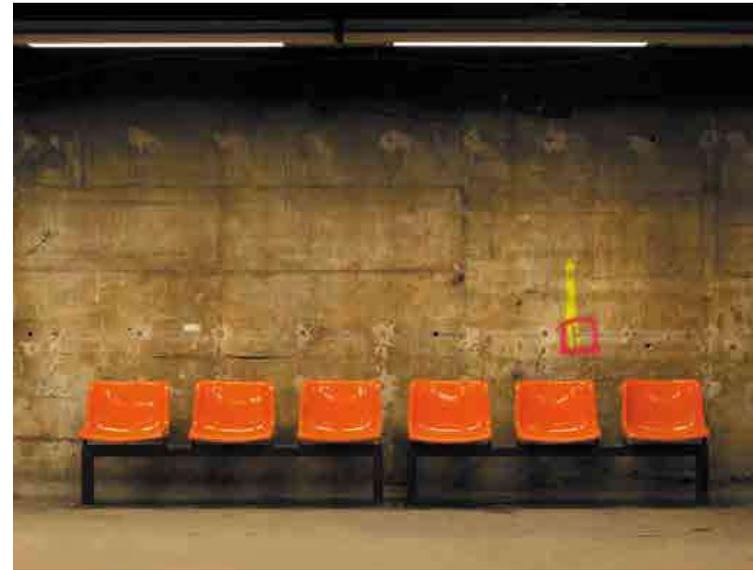
les *Maintenance and repair Studies*, nous invite à faire l'hypothèse d'un monde toujours cassé (*broken world thinking*).

Que se passe-t-il quand nous prenons comme point de départ l'érosion, la fêlure, la fragilité, l'usure, la dissolution, le déclin plutôt que la stabilité et la résistance, ou encore l'innovation et le progrès ? Se dessine alors la possibilité d'un regard plus soigneux sur les choses qui nous entourent.

Reprenons notre robinet : on vérifiera le degré de résistance à l'ouverture ou à la fermeture, la puissance et la direction du jet d'eau pour diagnostiquer la quantité de calcaire qui obstrue le mousseur, la qualité du joint à la base du robinet et la fermeté de sa fixation au lavabo².

Je vous suggère alors un petit exercice de maintenance dans le lieu où vous vous trouvez : inspectez ce qui vous entoure, de la peinture des murs aux pieds de la table ; auscultez-les pour voir dans quel état ils sont et si cet état justifie un entretien. L'examen n'est pas que visuel et statique. Il faut tourner autour, faire résonner pour écouter les messages délivrés par les sons, toucher, humer, ouvrir et démonter peut-être aussi.

L'expérience personnelle est importante parce qu'on ne voit pas beaucoup les activités de maintenance ; on n'en parle pas. Il n'existe aucun blockbuster sur la maintenance. Imaginez le film *Infrastructure* (prononcez à l'américaine). Une musique de fond accompagne le générique. Elle est dense et rapide, puissante et stressante. Quelque chose va manifestement se passer... On est au fond des égouts. Deux gars inspectent des murs suintants. Il y a une fuite d'eau ! Petite certes. Mais qui sait ce qu'elle peut devenir dans dix ans ?³ Qui verrait là une histoire ? Il faut des événements et des héros. Or, dans la maintenance, il n'y a ni l'un ni l'autre. Nous ne racontons donc jamais des histoires de maintenance. Mais cela signifie aussi que l'on ne parle jamais de ces métiers-là. On ne se dit pas avec envie quand on est petit : plus tard, je serai superviseur de panneaux de signalisation ! Pompier ou sauveteur en mer, oui. Car l'imaginaire de la maintenance n'est pas



— Geoffrey de Schutter

PHILOCITÉ
Par Gaëlle Jeanmart,
philosophe, maître
de conférence à
l'ULiège, auteure de
*Comment devenir
un philosophe grec*
(PUF, 2023)
www.philocite.eu



Nous pensons utiliser les choses à nos fins, assez peu que nous sommes gouvernés par elles. Elles sont régulièrement conçues pour nous faire adopter certains comportements ou nous empêcher d'en adopter d'autres.

le même que celui de l'accident, de la catastrophe, ni même de la panne ; celle-ci a ses héros, même modestes. Comment considérez-vous en effet le mec qui parvient à rallumer votre chaudière en hiver ?

Le pouvoir des choses

Nous pensons que c'est nous qui utilisons les choses à nos fins, assez peu que nous sommes gouvernés par elles. Elles sont pourtant régulièrement conçues pour nous faire adopter certains comportements ou nous empêcher d'en adopter d'autres. Le dos d'âne par exemple est conçu pour nous contraindre à freiner, les accoudoirs sur les bancs publics, pour nous empêcher d'y dormir. On voit par là se dessiner un champ de perceptions et d'interrogations des objets en tant qu'ils sont les réceptacles d'obligations et d'interdictions. Questionnement d'autant plus important que c'est une direction globale des politiques publiques, gouvernées par un principe d'efficacité : on évite d'avoir à en passer par des interdictions explicites, des lois, pour rendre mécaniques nos comportements⁴. Depuis 1975, le port de la ceinture de sécurité est obligatoire, et on en sanctionne l'oubli ; aujourd'hui une sonnerie de plus en plus forte se déclenche lorsqu'elle n'est pas bouclée.

Derrière cette puissance des choses, on trouve des concepteurs humains. Mais les choses ont aussi du pouvoir sur nous indépendamment d'une intention humaine. Perec, dans *Les choses*, raconte l'histoire banale de Sylvie et Jérôme, qui abandonnent leurs études parce qu'ils ont envie d'avoir un appartement un peu

plus grand, une machine à laver, des repas plus diversifiés. Ils ont envie « d'autres choses ». Gagnant leur vie, ils sont grisés du monde de choses nouvelles et raffinées qui s'ouvre à eux. Ils découvrent le tweed, les lainages de qualité, les cravates en soie, la hiérarchie des marques de chaussures, passant des Weston aux Bunting, puis des Bunting aux Lobb. Et d'objet en objet, c'est une vie qui se tisse comme si ceux-ci en étaient le moteur. Sommes-nous si éloignés de Jérôme et de Sylvie ? Quand on parle du « pouvoir d'achat », ce pouvoir est-il finalement bien le nôtre, d'acheteur ? Ne serait-il pas davantage celui des choses, à nous posséder ? Comment les choses agissent-elles sur nous ? Et il ne s'agit pas là seulement de se demander comment notre désir d'en avoir gouverne nos choix quotidiens. Mais aussi ce qu'elles nous font faire, parfois sans que nous n'en ayons même conscience ou envie. Machinalement. —

1. RethinkingRepairPROOFS(reduced)Aug2013.pdf (cornell.edu)
2. En philosophie, on trouve cette distinction de traitement des objets chez Heidegger, dans deux expressions : être-à-portée-de-main (quand le marteau n'est là que pour frapper) et être-sous-la-main (quand le manche est désolidarisé par exemple et que je vois le marteau pour lui-même, dans son état réel).
3. Cf. l'émission de John Oliver, *Last Week Tonight Infrastructure: Last Week Tonight with John Oliver (HBO)* (youtube.com) où il évoque une scène de la vie quotidienne : un père offre à son fils une boîte de Lego *Maintenance d'un pont* : c'est vendeur, non ? Le slogan : « Tu le maintiens. Si tu le fais correctement, il ne se passe rien. Et à la fin tu meurs. »
4. cf. notamment l'article sur les Nudges, *Imagine* n° 145